



MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, 21 SEPTEMBRE 1847.

QUELQUES MOTS SUR LA PRESSE CANADIENNE.

Nous n'avons pas eu le temps de parler dans notre dernière feuille de la correspondance sous ce titre dans le Journal de Québec. Nous le faisons aujourd'hui pour remplir notre promesse.

Le Correspondant, après quelques compliments à l'adresse des Mélanges, veut, dit-il, "formuler franchement son opinion sur ce que devrait être parmi nous un Journal Religieux." Nous ne voyons pas de mal à cela ; au contraire nous en sommes fort aise. C'est un indice que l'on s'occupe encore de Religion et que l'on veut le progrès même dans la foi religieuse. Écoutez donc l'opinion de l'estimable Correspondant. Le Journal Religieux "doit être Catholique, tout catholique, essentiellement Catholique !" C'est ce que nous avons dit dans notre article éditorial de mardi dernier, et ce que nous nous proposons bien de faire toute que contr. Le Journal sera donc "Indépendant, franc, ferme, prudent toute fois." Quant à l'Indépendance, nous espérons que l'on n'aura pas de reproches à faire à ce sujet aux Mélanges Religieux. Pour la franchise et la fermeté, ce sont les conséquences de l'Indépendance, et en ayant celle-ci, nous devons avoir les deux autres caractères. La prudence est une qualité que nous devons avoir plus que tout autre ; c'est une qualité qui ne doit souffrir aucune altération, et nous espérons pouvoir toujours nous tenir tellement dans les bornes de la prudence soit conservée intacte. Mais pour la science universelle, comme le remarque le Correspondant du Journal de Québec, elle ne peut pas être le partage d'un seul homme, et lors même qu'elle le pourrait, nous serions bien loin de nous en dire possesseur. Pour lors, comment le Journal Religieux pourrait-il avoir ce caractère de "science universelle ?" C'est une question qui se présente naturellement, et celle qui se présente la première. Voilà le point difficile ; non pas que la réponse soit embarrassante, mais difficile en ce que celle-ci renferme une condition qui n'a pas encore été remplie en Canada. En effet, pour que le Journal Religieux soit d'une science universelle ; pour que "l'Histoire, le Roman, la Nouvelle, la Philosophie, la Législation, l'Enseignement, etc. etc. etc." entrent dans le cadre de cette même feuille religieuse ; il faut la réunion de talents différents ; il faut la réunion d'hommes d'ardeurs, et de capacités divers ; il faut, en un mot, que de la réunion de ces savoirs et de ces capacités individuelles résulte une seule et même pensée, la pensée, "Catholique, toute Catholique, essentiellement Catholique."

En premier lieu, la réunion de ces talents et de ces capacités divers a eu lieu jarni nous plus d'une fois, et a encore lieu tant à Montréal que dans la Vieille Capitale. Mais quel a été le plus souvent l'esprit qui a réuni ces hommes épars, il en a fait une assemblée respectable au moins sous le rapport de la science ? Ce n'était certainement pas la Pensée Catholique, toute Catholique, essentiellement Catholique. C'était plutôt un désir de se former à la littérature du siècle, un désir général de s'instruire. Mais cette littérature en particulier n'était pas ce que quelques uns appellent "la littérature de l'école Catholique," ça en était une autre bien différente sous tous les rapports ; c'était celle de nos fameux romanciers du jour, de célèbres faiseurs de feuilletons et de nouvelles, de nos écrivains philosophes dont Michelet et son inséparable collègue font partie. Ces jeunes intelligences, ces imaginations de feu, ces talents supérieurs s'exaltaient devant les productions de tous ces écrivains de la trempe des Dumas et des Eugène Sue ; ils se torturaient (et plusieurs hélas ! se torturent encore) à les imiter non seulement dans leur style léger et parfois boursoufflé, mais encore et bien d'avantage dans leurs calomnies et leurs avancés contraires à la vérité. Oh ! que ne venaient-ils tous étudier plutôt "la littérature de l'école catholique !" Ils y eussent aperçu des beautés inconnues et bien supérieures à ce qu'ils admiraient et admirent encore dans ce que l'on nomme dans certains cercles "les littérateurs du jour !" Ils eussent pu apercevoir les sources véritables du bien et du vrai, et cela à tel point qu'ils eussent renoncé à tout jamais à aller païser ailleurs qu'aux sources catholiques. Mais pour des réunions de talents et de savoirs dont le but véritable ait été Catholique, tout Catholique, essentiellement Catholique, nous pouvons affirmer sans crainte qu'il n'en a pas existé beaucoup parmi nous ; nous entendons ici en matières littéraires. Cependant pour cela faut-il mettre bas les armes et renoncer à défendre et à propager les bons principes ? Au contraire ; il faut au contraire s'armer d'ardeur et de fermeté ; c'est le seul moyen de remédier au mal qui nous assiege. C'est, pour ainsi dire, le moyen de former cette réunion de Capacités et de Connaissances que le Correspondant du Journal de Québec demande si fortement, et que nous-mêmes souhai-

rons beaucoup de voir se former. Néanmoins afin que le bon vouloir et le talent ne se trouvent pas encore une fois de plus mis à l'ombre (s'ils y ont été, ce qui est une question,) nous encourageons sincèrement cet estimable Correspondant à entrer lui-même de suite dans la voie qu'il veut tracer à la jeunesse studieuse et instruite ; qu'il nous v en e en aide ; qu'il adopte une spécialité, et que de temps à autre nous puissions admettre dans nos colonnes quelques unes des productions de son talent. C'est là une chose qu'il ne saurait nous refuser. Car il devra se souvenir d'un tout petit proverbe qui dit, "Qu'un beau prédicateur doit pratiquer ce qu'il prêche." Que ceux qui comme lui voudraient travailler dans une pensée catholique, toute catholique, essentiellement catholique, nous viennent aussi en aide, et adoptant eux-mêmes un genre particulier d'études, qu'ils nous fassent part de leurs travaux. Ce sont ici notre vœu et notre demande : nous espérons qu'on s'y rendra et qu'on ne vaudra pas faire comme ceux qui se contentent d'indiquer un mal sans coopérer à y remédier.

Quant à la critique, nous avons déjà montré que nous entendions la faire entrer dans notre cadre, et nous continuons à être convaincu que la critique raisonnée, faite dans un bon esprit, et d'une manière toujours modérée, est un des genres d'articles le plus utile et le plus nécessaire ; c'est celui qui produit les fruits les plus heureux et les plus abondants. Si par hasard et toujours involontairement nous blessons des amours propres, etc., c'est un inconvénient qui ne peut contrebalancer les heureux résultats de la Critique, et qui, par là même qu'il ne regarde que l'auteur de la Critique, ne doit pas être mis en ligne de compte. Car fiat justitia, ruat cælum comme l'a dit un ancien.

Nous admettons enfin avec le Correspondant du Journal que "notre littérature est, généralement parlant, en touchée d'idées, de principes et d'opinions nées du principe protestant," et par conséquent contraires à la saine doctrine, anti-catholiques en un mot. La plus sûre manière de porter remède à cette plaie de notre société qui est une des plus affreuses que nous puissions avoir, c'est toujours la censure par le journal. Que le journaliste Catholique soit sans cesse en activité pour signaler les mauvais écrits, les productions licentieuses ou irréligieuses, on en verra certainement diminuer le nombre ou au moins on en diminuera les admirateurs.

Nous n'en dirons pas d'avantage ; notre but est connu, notre conviction est ferme et sincère, nos travaux seront conformes à l'un et à l'autre. Ceux qui nous aideront dans notre tâche, pour notre part nous leurs serons des plus reconnaissants, et laisserons au public juger de leurs efforts. En attendant le concours des hommes vraiment catholiques, nous offrons de nouveau nos remerciements au Correspondant du Journal pour les lignes d'approbation qu'il a bien voulu tracer en faveur des Mélanges Religieux et espérons encore qu'il ne trahira pas notre attente.

Le Witness du 13 courant reproduit un article du Bearer qui contient une étrange appréciation de la dernière Lettre Pastorale de Mgr. de Montréal. L'auteur de l'article a le triple tort de ne pas comprendre la Circulaire, de mal représenter le dogme catholique, et de vouloir jeter du ridicule sur des doctrines qu'il ne saurait réfuter. Nous redresserons ces torts en peu de mots, ne voulant pas nous donner l'ennui d'une plus longue discussion.

Quant au premier passage censuré, je dirai, quoiqu'en pense le Bearer, que l'évêque de Montréal affirme avec beaucoup d'à-propos que le dévouement du clergé a fait évanouir les préjugés de nos frères séparés. Le Catholicisme est représenté par eux comme démolisseur. C'est la grande Babylone qui corrompt les nations. Ces absurdes notions doivent certainement tomber de la tête des Protestants sensés, à la vue de l'héroïsme de la charité, et du dévouement si désintéressé des Prêtres catholiques. L'excellence de l'arbre se connaît à ses fruits. Quant aux exemples de prétendu zèle et de dévouement qu'on nous oppose, nous exprimons le regret d'être forcés de ne pas admettre le parallèle. Une rumeur s'est répandue que ce dévouement était venu un peu tardivement, et que le besoin d'éviter une flétrissure dans l'opinion publique, n'y avait pas été étranger. Puissent les motifs en avoir été plus purs ! Une charité plus spontanée aurait épargné à nos adversaires le besoin de recourir à un moyen visible de se consoler, au sujet des nombreuses conversions qui ont eu lieu aux abris. L'écrivain, que je récite, a la naïveté de comparer les convertis à des gens qui se noient et qui périssent en saisissant une paille. C'est là vraiment une jolie figure de langage. C'est dommage que la plume du rhéteur ne puisse pas, pour fortifier son argumentation, retracer de nombreux exemples de Catholiques s'accrochant ainsi à la paille protestante. A défaut de cela, les esprits réfléchis verront, dans ces conversions, une preuve du peu de sécurité et de repos d'âme que le protestantisme donne à ses adeptes au moment suprême ; tandis que le catholicisme fait jouir d'un calme inimitable. Dans tous les cas, ils n'y trouveront pas la preuve que les brebis qui ont été soustraites, en si grand nombre, à leurs pasteurs aient été bien gardées.

Un autre passage, celui où l'évêque de Montréal regarde ceux qui ont succombé à l'épidémie, comme des victimes de propitiation, qui ont dû appaiser la colère de Dieu et faire épargner leurs frères, scandalise beaucoup

l'orthodoxe écrivain. Il trouve que ce passage signifie que la mort de Jésus-Christ ne suffit pas pour racheter le genre humain, et que les Catholiques donnent au Dieu fait Homme des auxiliaires dans l'œuvre de la rédemption. Par pitié, monsieur du Bearer, nous allons faire cesser le motif de votre pieuse indignation. Autant et mieux que vous les Catholiques croient que Jésus-Christ est l'unique médiateur entre Dieu et les hommes, et que son sang a payé surabondamment la dette du genre humain. Vous faut-il un aveu plus explicite pour vous consoler ? Maintenant, pour notre satisfaction, il faudrait que nous expliquassions pourquoi l'Écriture-Sainte offre tant d'exemples où la colère de Dieu est dite avoir été satisfaite par l'immolation d'un certain nombre de victimes. Ainsi la colère de Dieu s'apaisa, lorsque Moïse eut immolé vingt-trois mille des adorateurs du veau d'or ; elle s'apaisa lorsque la peste de trois jours eut enlevé soixante-dix mille des sujets de David, qui l'avait excitée par son orgueil ; etc. Cependant vous n'ignorez pas qu'avant comme depuis la mort du Rédempteur, les hommes n'ont dû leur salut qu'aux mérites exclusifs de Jésus-Christ. Cessez donc de blâmer l'évêque de Montréal par des expressions que vous ne comprenez pas, et qui sont justifiées par des expressions analogues dans les Écritures.

Enfin, notre redoutable antagoniste invite ses co-rédactionnaires à partager son étonnement en lisant le passage où l'évêque de Montréal, au dix-neuvième siècle et dans les possessions britanniques, ose exhiber la doctrine de Rome sur la confiance en la Mère du Sauveur, et promet un ex voto, si par son intercession, elle préserve du typhus sa ville épiscopale. Comme l'écrivain du Bearer n'entreprend pas même de rélater les motifs de cette confiance que les Catholiques reposent dans la Reine du Ciel, je me contenterai d'inviter vos lecteurs à prendre en pitié ceux qui prétendent ridiculiser un enseignement que dix-neuf siècles ont consacré. Le tort que le Bearer reproche à l'évêque de Montréal, est illustré par le partage avec tous les Pères de l'Église ; avec tout ce qu'il y a eu de plus savant, de plus saint dans la Catholice. C'est ce même tort que vient partager aujourd'hui tant de sommités intellectuelles, de l'Angleterre, de l'Allemagne, etc. en abjurant le Protestantisme, pour rentrer dans le sein de la seule Église Catholique et Apostolique. Nous parlons donc le sourire moqueur de Monsieur du journal protestant. C'est une fautive compensation pour le déboire qu'il éprouve, sans doute, en lisant les nombreuses abjurations qui ont eu lieu à Oxford et ailleurs, et qui sont comme à l'ordre du jour. Communiqué.

LES AFFAIRES AU MEXIQUE.

Toutes les nouvelles que nous avons jusqu'ici reçues du théâtre de la guerre au Mexique, finissent par se contredire ou se changer entièrement. En ce qui a rapport aux dernières nouvelles, le Courrier des États-Unis et d'autres journaux nous apprennent que les Mexicains se sont fait hacher avant de livrer leur capitale ; il a fallu combattre deux jours avant de s'en rendre maîtres, et passer sur les cadavres de cinq à six mille ennemis sans compter douze à treize cents Américains qui ont aussi trouvé la mort. Ces derniers détails ont été apportés au Sud par un courrier expédié en toute hâte. La nouvelle va plus loin, et dit que le général Scott était entré dans Mexico qui était déjà au pillage, et d'où les Mexicains se sont hâtés de sortir à l'approche du vainqueur. Comme on le remarque, l'une et l'autre version s'accordent à mettre les Américains au centre de la capitale ; elles ne diffèrent qu'en ce qui regarde la défense des Mexicains. Nous préférons admettre cette dernière version, et voir le peuple, dont on a envahi le territoire, ne donner accès à l'ennemi dans le cœur de l'empire qu'en le faisant passer sur des monceaux de cadavres. Actuellement, si nous pouvons éprouver un regret, c'est celui de voir les Mexicains avoir attendu si tard pour faire preuve d'énergie et de courage.

Nouvelles plus récentes du Mexique.

Des nouvelles, que nous avons reçues depuis que nous avons écrit le paragraphe relatif au Mexique, rapportent que le général Scott a été blessé au genou, à la bataille près de Mexico, durant laquelle il a fait prisonniers soixante et douze déserteurs Américains. Depuis qu'il y a eu suspension des hostilités, un train de chars appartenant à l'armée des États-Unis a été attaqué par des Mexicains, et l'autorité Mexicaine n'est pas intervenue. Il a fallu que Santa Anna fit une apologie au général Scott à ce sujet.

Comme nous l'avions appris et comme nous le disent quelques journaux, voilà notre corporation qui veut faire la guerre aux enseignes. Certainement c'était le dernier sujet que nous pensions devoir occuper nos députés au conseil de ville. Il y a tant de choses plus importantes à faire ou à compléter, et auxquelles on ne veut pas toucher, parce que, dit-on, on n'a pas les fonds nécessaires. Dans tous les cas, puisqu'aujourd'hui les enseignes attirent l'attention de nos conseillers et de nos échevins, disons, pour être juste, que l'abus en cette matière était on ne peut plus criant. Nous apercevions à chaque pas de vraies monstruosités en leur espèce. C'étaient des bottes immenses, des fusils d'une longueur sans pareille et cinquante jolies autres choses comme celles-là. Eh bien ! il paraît que toutes ces projections sur les rues de la ville doivent disparaître. On se demandait aussi depuis

raison ; c'est-à-dire qu'il a mis l'enfant à même de décliner et de conjuguer tous les mots du Lexique sans recourir à aucun livre et sans le moindre embarras.

En ce qui touche d'abord à la déclinaison, comme pour décliner un nom il faut en connaître le nominatif et le génitif, ces deux cas sont indiqués dans le Lexique. En voici un exemple pris au hasard dans la troisième déclinaison :

- 679. f. GENS, gentis, notre, famille.
680. f. LENS, lentis, petite lentille.
681. f. MENS, mentis, est l'âme ou l'esprit.
682. m. DENS, dentis, la dent qui meurtrit.
683. m. MONS, montis, montagne rapide.
684. m. FONTS, fontis, fontaine limpide.
685. f. FRONTS, frontis, front seint le bandeau.
686. m. PONS, pontis, pont, chemin sur l'eau.

L'auteur n'a pas été moins heureux dans les conjugaisons. Trois choses sont nécessaires à connaître pour conjuguer un verbe : l'Ordre de la conjugaison, le Parfait et le Supin. Or, ces trois choses se trouvent aussi indiquées dans le Lexique : L'ordre de la conjugaison d'abord, puisque les verbes sont distribués dans cet ordre ; et ensuite, le parfait et le supin, toujours énoncés dans le vers à la suite du présent, de cette manière :

- 1123. a. LINO, livi, litum ; frotter, oindre, polir.
1126. a. SINO, sivi, situm ; permet de, laisse agir.
1127. a. SINO, sivi, satum ; semer, planter, répandre.
1128. a. STERNO stravi, stratum ; jeter par terre, étendre.
1129. a. CERNO, crevi, cretum ; séparer, discerner.
1130. a. SPERNO, sprevi, spratum ; mépriser, dédaigner.
1131. a. NOSCO, novi, notum ; se tradit par connaître.
1132. a. PASCO, pavi, potum ; je fais paître.

Tel est le plan et l'économie générale de ce Lexique : L'auteur a voulu en faire comme le corollaire et le complément de la grammaire, et doubler l'utilité de ces deux livres, en les éclairant et les développant l'un par l'autre. La conception est, sans contredit, des plus heureuses ; et l'on a pu juger, par les citations que nous venons de faire, que l'exécution était digne de la conception. La traduction est constamment d'une exactitude et d'une précision irréprochables. L'auteur traduit toujours tout le mot propre et naturel, sans aucune des circonlocutions si fréquentes dans ces sortes d'ouvrages, et qui sont plutôt des énigmes que des traductions. La contrainte de la rime, malgré sa tyrannie continuelle, n'a jamais vaincu son invincible patience, ni obtenu le plus léger sacrifice. Il a proscrit sévèrement toutes ces locutions, ou banales, ou vulgaires, ou burlesques, et le plus souvent d'un français fort in-olite, que l'on rencontre à chaque pas dans ce qu'on a coutume d'appeler les Jardins des Racines, et qui sont du plus fâcheux effet sur l'esprit des enfants. Ce titre même de Jardin, consacré jusqu'ici à ces sortes de travaux, l'auteur l'a abandonné, et nous l'en félicite, comme ne présentant qu'une allusion bizarre et un jeu de mots d'assez mauvais goût, héritage des quinzième et seizième siècles, et témoignage de l'enfance des lettres. Le titre de Lexique, plus simple et plus naturel, répond mieux au goût sérieux de notre siècle et de notre littérature. La versification même offre une élégance qu'on n'était pas en droit d'exiger d'un travail de ce genre, et qui n'en mérite que plus d'éloges. A force de patience et de bon goût, M. Romain-Cornut a presque fait une œuvre littéraire d'un simple recueil de mots.

Nous ne doutons pas que ce petit livre ne laisse un progrès notable à l'enseignement du latin dans nos écoles. Comme il ne se compose guère que de seize cents vers, les enfants pourront l'apprendre en moins de six mois, à raison seulement de dix vers par jour et il n'est pas douteux qu'ils sauront alors plus de latin qu'il n'en savent maintenant après deux ou trois ans d'études, et qu'ils le sauront surtout avec plus d'ordre et plus de certitude. Il semble donc que ce Lexique soit venu au moment le plus heureux, pour seconder, en quelque sorte, la mesure prise par M. le ministre de l'Instruction publique. L'ouvrage d'une année le cours des études classiques. Il est très vrai, en effet, que la méthode supplée le temps.

Ce Lexique est adapté particulièrement à la Petit Grammaire Latine de l'auteur ; mais il peut servir cependant avec tout autre grammaire, les divisions générales étant à peu près les mêmes.

A NOS ABONNÉS.

Ceux de nos abonnés qui n'ont pas encore payé le dernier semestre sont priés de le faire au plus tôt.

Ceux de nos abonnés qui doivent plusieurs semestres sont aussi priés de nous faire tenir le plus promptement possible le montant qui nous est dû.

Il faut bien se rappeler que sans argent un journal ne peut pas se soutenir. C'est la grande régularité dans les paiements qui seule peut rendre un établissement florissant. Nous osons donc espérer que nos abonnés ne nous négligeront pas et qu'ils nous enverront aussitôt le montant qu'ils nous doivent.

Nous venons d'encourir de grands frais pour l'agrandissement et l'embellissement des Mélanges. C'est une raison de plus pour nous adresser sans délai les différentes sommes qui sont dues pour abonnement à notre journal, etc. etc.

Enfin, que nos lecteurs se rappellent bien que ce n'est pas tant par des paroles que par des actes que l'on prouve son désir d'être le patron et l'ami véritable d'un établissement.

AVIS.

Nos abonnés de la campagne qui ne reçoivent pas régulièrement les Mélanges sont priés de nous le faire savoir pour que nous y remédions.

AU MAITRE DE POSTE DE QUÉBEC.

On nous écrit d'en bas que les Mélanges Religieux ne parviennent pas à leur destination. Nous espérons que le maître de poste de Québec voudra faire en sorte que les Mélanges ne croupissent pas dans les Bureaux de la Poste, et qu'ils puissent se rendre dans leurs différents quartiers comme les autres journaux.